

Burhan Ghalioun. *Le malaise arabe, l'État contre la nation*. Paris, La Découverte, 1991, 188 p.

Dans le foisonnement des « analyses » dominantes qui cherchent depuis quelques années des semblants d'explication dans des textes figés et sélectifs, travaillés dans leur lettre, ou encore dans l'étude des mentalités, le livre de B. Ghalioun, aujourd'hui professeur à Paris III, apparaît comme une bouffée de fraîche réflexion tonifiante. Il est grand temps en effet de prêter l'oreille aux chercheurs arabes qui ont fait le choix d'une approche rationnelle et critique permettant de construire le questionnement, d'inventer ou d'affiner les concepts d'analyse et surtout de donner du sens.

« *Quelle malédiction a frappé le monde arabe, s'interroge B. Ghalioun, pourquoi ce monde qui fut le siège d'une civilisation brillante, sombre-t-il aujourd'hui dans les guerres civiles, les dictatures sanguinaires, l'extrémisme et le repli sur soi ?* » Doté de ressources naturelles considérables, « *pourquoi continue-t-il de se débattre dans les problèmes du bon développement ?* » Disséquant au scalpel l'histoire de l'État et du nationalisme dans le monde arabe, l'auteur cherche l'explication du « malaise » « *dans l'opposition qui s'affirme entre deux logiques concurrentes, "celle de l'État, qui trouve son impulsion dans une histoire mondialisée, et celle de la nation qui tend à se faire en dehors de l'État ou contre lui, et se trouve de ce fait affaiblie"*. » Ainsi, selon l'auteur, les États arabes ont tout fait pour décomposer la société civile, avant de tenter vainement de la recomposer à leur guise.

La démocratie demeure pour l'auteur la seule voie permettant de reconstruire les réseaux historiques d'échange et de solidarité, l'humain, le culturel et le matériel, « *tout ce qui fonde une communauté vivante et nationale* », aujourd'hui brisée.

Pour autant l'ouvrage doit faire débat. Le malaise vient-il seulement du fait que « la nation » tend à se faire en dehors de l'État ou contre lui ? Ne faut-il pas d'abord s'interroger sur le mode d'existence historique contemporain de l'idée nationale arabe elle-même ? Ne faut-il pas saisir la démarche et le cheminement complexes du processus qui en a permis l'émergence dans l'ambiguïté depuis sa prime genèse sous la *Nahda* ? Dans sa profonde relation avec l'édification même des États que l'auteur fustige et dont il fait une catégorie autonome ? Dans la

relation illégitime que ces États entretiennent avec l'idée nationale arabe depuis l'échec du Royaume arabe unifié chérifien ? La question ne serait plus alors seulement celle de « la nation contre l'État », mais de la relation complexe, ambivalente, contradictoire et simultanément symbiotique entre la nation arabe dans sa nature même d'utopie permanente, avec ses vingt et un États enfantés par la guerre, la colonisation et les égoïsmes provinciaux.

N'est-il pas temps surtout de jeter un regard lucide sur les incidences du paricide arabe à l'égard de l'Empire ottoman ?

Burhan Ghalioun apporte une contribution précieuse et ouvre une voie essentielle. Dans le débat ainsi engagé l'avenir même de la démocratie dans les pays arabes est aujourd'hui en train de se jouer.

R. E.-K.